

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Veille du départ

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 7-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LA VEILLE DU DÉPART

D'un côté, quelques noyers d'une sauvage et robuste charpente, une sombre voûte de marronniers, d'où s'élançait, comme le blanc plumet d'un tambour-major de son casque arrondi, un peuplier au clair feuillage, à la svelte élégance; de l'autre, un vieux mur, dont les crénelures guerrières, en partie bourgeoisement comblées, rappellent les temps fameux de l'invasion sarrazine; au milieu, une allée de soixante pieds de long sur douze de large: voilà le paradis de mes récréations.

Lorsque l'enthousiasme des vingt ans, échauffant de nobles idées, fait tressaillir tout mon être comme une lyre sous un souffle inconnu, quand montent dans le cœur des flots de joie et de poésie, que l'imagination se berce de rêves légers, fuyants

« Et plus charmants qu'on ne peut dire... »

je trouve, dans cette délicieuse promenade, la solitude nécessaire pour écouter chanter en moi ces hymnes de la jeunesse et de la vie.

Je l'y trouve encore lorsque une mystérieuse tristesse jette son voile gris sur cet horizon de lumière, et vient acculer l'homme à la douloureuse pensée de son impuissance en face du bien qu'il voudrait faire. Les heures de découragement sont connues de tout âge. Poignantes comme à cette époque de transition, où, n'ayant déjà plus, sur les misères de la vie, l'heureuse ignorance de l'enfant, l'on n'a pas encore à leur opposer la fermeté

de l'homme, elles ne le sont jamais. Pour moi, dès que je sens leurs atteintes, comme en ce moment, j'y fais diversion en promenant mes regards sur la fourmilière humaine qui s'agite et bruit dans la cour. Spectacle aimé, vu cent fois, et que je veux contempler longuement encore avant de le quitter !

Tout près, voici d'abord le jeu de quilles. Là sont rassemblés les hommes pratiques, la race d'aujourd'hui. Voyez-vous, au milieu de ces visages assombris, un front plus serein, et des yeux qui rient au petit enjeu placé sur le mur ? Parions-nous que celui-là gagne ?

A deux pas plus loin se dressent les engins de gymnastique, où quelques habiles font des tours qui réjouissent fort les badauds. C'est un peu le coin des flemmards, même quand je n'y suis pas.

Mais un bruit sourd a frappé la terre. Il s'approche. Comme au son du clairon bondissait le cheval de Job, les enthousiastes ont bondi. Réunis en un clin d'œil, ils saluent l'arrivée du « Roi-Ballon. » Deux camps se forment. La lutte s'ouvre. Le ballon, chassé d'un poing nerveux, s'élève, décrit des paraboles, revient, rase la terre, monte perpendiculairement, redescend, monte encore. Les joueurs courent, s'échauffent, se précipitent, se retirent ; ils parlent, ils crient, pendant une heure, sans un instant de repos. Ceux-là se "moquent de l'enjeu que nous avons vu sur le mur ; par contre, ils feront tout pour la gloire. Mettez-les sur quatre rangs, avec tambour en tête et dites-leur de marcher sur Berne... ou plutôt non, ne le leur dites pas, car ils partiraient.

Pour balancer cette pétulance et ne pas laisser croire que nous avons tous jeté nos bonnets par dessus les moulins, je veux vous présenter les gens sérieux du collège. Les voilà, pantoufles roses, tête nue, avec ou

sans lorgnons, se promenant gravement sur les deux côtés de la cour. D'importantes questions s'agitent en ces milieux. La tragi-comédie Dreyfus, le percement de la Floride, celui du Simplon y donnent matière à de sinistres prophéties. Là, rien n'est caché de ce qui se fait sur la terre ; là, sont remis à leur place professeurs et camarades ; là... mais je n'ai pas juré de vous rapporter tout ce qui s'y dit : deux inspecteurs n'y suffiraient pas.

Surtout pas en ce moment. Ils ont l'air bien découragés, ces pauvres Messieurs ! Tête baissée, sans mot dire, ils marchent côte à côte, comme rivés à la même chaîne. Soudain ils se poussent du coude, se regardent, sourient, et se rappelant Molière : *Que diable sommes-nous venu faire dans cette galère?* » disent-ils en même temps.

Mais n'écoutons plus : ils pourraient devenir expansifs, se raconter leurs misères et parler de nous. C'est déjà bien assez quand ils voient mon père. Sur leurs instigations ne se crut-il pas, un jour, obligé de me rappeler que j'avais trois fois sept ans?

Et dire qu'après toutes les contrariétés, par eux imposées à notre humeur capricieuse, au moment de partir, on se prend à les regretter ! D'où vient cela ? Pourquoi n'apprécions-nous les choses qu'en les voyant nous échapper ? Une paisible jouissance nous en dérobe la valeur, et nous laisse l'œil ouvert sur leurs défauts. Pourquoi dans la nature humaine ce penchant à tout avilir ? En attendant qu'on me réponde, je reprends ma silencieuse promenade. La diversion voulue est faite. Les idées noires sont à cent lieues. Qu'elles y restent ! De plus douces réflexions se font jour, pendant que je caresse du regard les charmeuses volutes d'une illégitime fumée...

Me voilà à la fin de mon collègue. Ce tableau si vivant de nos récréations bientôt je ne le verrai plus ! Je quitterai cette Grande-Allée, où depuis huit ans je prends part à tous les jeux ; je quitterai ma classe, mon casier d'étude, qui m'a vu, selon le temps, travailler, réfléchir ou dormir, ma cellule au dortoir où je pouvais parfois faire de si beaux rêves, le soir, en contemplant de ma fenêtre le ciel étoilé. Et toi, chère promenade, toi qui fut si longtemps ma discrète confidente, le temps bientôt va m'éloigner de toi !

Je quitterai, de plus, mes camarades, c'est-à-dire mes amis. Les uns se disperseront immédiatement, les autres après quelques années. Et tous m'oublieraient, et je les oublierais peut-être moi-même ? Je serais sans nouvelles de nos supérieurs, dont le dévouement est si mal compris pendant qu'on en profite ? Le bonheur ou l'infortune nous atteindrait séparément, sans que tous nous ne frémissions du même coup ? Des changements se feraient dans l'Abbaye, on pourrait se proposer de couper nos arbres, d'abattre notre mur, d'empiéter sur la Grande-Allée pour construire une nouvelle ligne de chemin de fer

Quid non speremus amantes ?

Et je n'en saurai rien ?

Non cela ne se peut pas ! — Cela se peut d'autant moins que je suis certain de voir les sentiments, inspirés par ce qui fut longtemps mon humble horizon, loin de s'éteindre, grandir avec les années. Lorsqu'il vient trouver son mioche, avec quelle sollicitude mon père s'informe des changements survenus dans les études, dans les classes, à la cour ! Comme il aime à se retrouver dans le vieux dortoir où il se rappelle avoir été si jeune ! Comme il reconnaît bien sa chambre ! Toujours il s'arrête devant le cher numéro 3, et sa pensée, fai-

sant revivre d'anciens souvenirs, amène sur sa lèvre un triste et doux sourire. Après un instant.

— Qui demeure là? » me dit-il.

— Louis René... »

— Tant mieux, aux mains d'un ami! » pense-t-il tout haut.

Et cependant voilà bien des jours qu'il a quitté le collège! C'est la preuve qu'on ne l'oublie pas. Or, si je l'aime toujours autant qu'à cette heure, comment me résoudre à gagner les bords du Doubs, sans assurer les communications? Je ne le puis. Il faut trouver un moyen de réunir l'Abbaye avec les élèves et les élèves entre eux ; quel est ce moyen?

Depuis quelques mois, toutes mes promenades, sous les noyers, se terminaient par ces réflexions. Beaucoup d'autres les faisaient aussi. Ils découvrirent ce que je cherchais ; et l'idée de fonder une feuille au collège fut, un beau jour, lancée parmi nous.

Mon rêve se réalisait ! Je ne dirai pas mon enthousiasme à cette nouvelle, car tout ce qui est chaud paraît sortir d'une tête brûlée. Ce n'était pourtant pas de l'engouement que j'éprouvais, mais une satisfaction bien raisonnée. Dès lors, je pus, d'un cœur léger, dire à Dieu et à M. le Préfet le « *Nunc dimittis*. » Je pars sans crainte, vénérés maîtres, chers amis, et vous lieux aimés! On viendra me parler de vous.

Les ÉCHOS ne répondront pas moins, je l'espère, aux vœux des anciens élèves qu'aux nôtres. Nous les aimons, même sans les connaître, d'après les seuls récits de nos supérieurs, pourquoi ne nous aimeraient-ils pas? Ils trouveront dans ces pages légères toutes les nouvelles, qui peuvent les intéresser, sur l'hospitalière maison où s'est écoulée leur enfance. Ils y surveilleront en souriant, comme des frères aînés, les premiers bé-

gaiements des derniers venus de la famille. Pour nous, c'est un frein; pour eux, ce souffle de jeunesse, cette brise fraîche, venant caresser leur front brûlant de la fièvre des affaires, peut-être ne sera-t-elle pas sans charme, et fera-t-elle battre leur cœur au souvenir de ces illusions, qui parfois font souffrir, mais que l'on pleure d'avoir perdues !

Et maintenant, chers frères en Saint Elme, que nous avons pris les conseils de l'expérience et construit notre nacelle avec toute la solidité que peut lui donner notre faiblesse, tendons avec confiance ses petites voiles au souffle de Dieu. Qu'il la fasse aborder dans tous les ports, où Il nous garde un ami !

Et si jamais, en dépit de notre excellent pilote, elle devait s'abîmer sous nos pieds, qu'on dise de la jeunesse assez hardie pour y monter

« Qu'on dise: elle osa trop, mais l'audace était belle ! »